

Un épisode des guerres du premier empire

Autor(en): **R.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **4 (1896)**

Heft 2

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-6360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ration eurent pendant leur séjour à Bâle une mission difficile à remplir. Des conflits surgirent à chaque instant avec les troupes et les généraux autrichiens et surtout avec les Français. La suite de notre récit nous ramènera sur ce sujet.

(*A suivre*).

Paul MAILLEFER.

UN ÉPISODE DES GUERRES DU PREMIER EMPIRE

LES PRISONNIERS DE « LA CASTILLE ». — RÉCIT
D'UN SUISSE ¹.

A la suite des campagnes désastreuses de 1808 à 1810, en Espagne, un grand nombre de soldats français tombèrent entre les mains des ennemis. Ce fut particulièrement à la suite de la capitulation de Baylen que le nombre des prisonniers fut considérable. Afin de les garder plus facilement et de prévenir toute tentative d'évasion, les Espagnols les reléguèrent sur les pontons qui se trouvaient dans le canal de l'île de Léon. On entassa ainsi dix mille prisonniers sur onze vaisseaux. Les officiers, au nombre de plus de mille, furent séparés de leurs soldats et relégués sur le vaisseau *La Castille*.

Les vaisseaux étaient dans la baie de Cadix, à une lieue environ du rivage, et séparés les uns des autres par une distance de deux ou trois portées de fusil. Chaque vaisseau était gardé par deux canonnières portant chacune une quarantaine de soldats. A bord se trouvaient quinze à vingt hommes sous la direction d'un sergent, chargés de la garde des prisonniers et de la police du vaisseau.

¹ *Relation du séjour des prisonniers de guerre français et suisses sur le ponton « la Castille » dans la baie de Cadix, et de leur évasion, le 15 mai 1810.* Par L. Chapuis, de Lausanne, chirurgien-major.

En outre, des vaisseaux de guerre anglais, espagnols et portugais croisaient dans la baie.

Le gouvernement espagnol payait aux officiers une solde équivalant à 42 sols de France. Ils avaient à se nourrir avec cette somme. Un marchand espagnol qui avait acheté le monopole de la fourniture des vivres se rendait deux fois par semaine sur *La Castille*. Il s'arrangeait de façon à rançonner les prisonniers, de sorte qu'il emportait chaque semaine la presque totalité de leur prêt.

La situation des prisonniers à bord des pontons était des plus misérables. Ils souffraient de la faim, de la soif, d'une chaleur suffocante. La maladie faisait des vides dans leurs rangs. Il en mourait une quarantaine par jour, que l'on jetait immédiatement à la mer, si bien qu'à chaque marée on voyait flotter des cadavres autour des pontons.

A la fin, quelques officiers intrépides résolurent de mettre fin coûte que coûte à une pareille existence. Ils conçurent le projet d'enlever la chaloupe qui apportait l'eau à bord. Une quarantaine d'officiers prirent part à cette conjuration, parmi eux plusieurs Suisses : *Gantin* de Lausanne, *Müller* de Berne et *Landholt* de Zurich.

Le projet fut exécuté avec une audace et une promptitude qui firent l'admiration des ennemis eux-mêmes. Un jour que le vent du sud-est était favorable, la chaloupe paraît. Dès qu'elle est amarrée, que les marins espagnols sont montés à bord du ponton et que les barriques sont déchargées, quarante-cinq des conjurés sautent dans la chaloupe avec la rapidité de l'éclair. Ils coupent la corde qui la rattache au vaisseau. Par malheur, les écoutes de la voile avaient été détachées par les Espagnols. On eut beaucoup de peine à la hisser. Ce fut un aspirant de marine qui se chargea, au péril de sa vie, de cette

opération difficile. Ce contre-temps retarde la manœuvre. Cependant la chaloupe est déjà à vingt mètres du bord quand la garde espagnole crie aux armes. Elle fait feu sur les fugitifs sans les toucher toutefois. Mais l'alarme est donnée dans la rade. La chaloupe doit essuyer le feu de plusieurs vaisseaux auprès desquels elle passe. La rapidité de sa marche empêchait les ennemis de bien viser. Elle ne fut pas atteinte.

Pendant ce temps, une chaloupe anglaise armée d'un canon et montée par une vingtaine d'hommes se met à la poursuite des fugitifs. Une première décharge tue un des fuyards, une seconde coupe la corde qui retenait la voile. Celle-ci flotte au vent comme un drapeau. La chaloupe reste immobile. Une dizaine d'officiers parviennent, après d'inouïs efforts, à s'en rendre maîtres de nouveau. Mais la chaloupe anglaise a gagné de vitesse. Elle est déjà à portée de la voix. Le commandant anglais somme les fugitifs de se rendre. On lui répond en criant : « Vive l'empereur ! »

Les Français avaient heureusement plusieurs excellents marins à leur bord. Une habile manœuvre les sauva. Ils distancent les Anglais et après trois quarts d'heure d'une poursuite mouvementée, ils arrivent sous le fort Sainte-Catherine, occupé par les Français. Ils n'attendent pas que la chaloupe soit au rivage. Ils sautent à l'eau et se rendent au fort. On les accueillit comme le méritait leur courage.

Plusieurs officiers qui étaient du complot restèrent à bord faute d'avoir sauté à temps dans la chaloupe. Un des fugitifs, voyant que l'on faisait feu sur la chaloupe, perdit courage, sauta à la mer, et regagna le ponton à la nage. Il y fut accueilli par les huées de ses compagnons de captivité !

La position des prisonniers qui restaient fut naturelle-

ment aggravée par la suite de cette équipée. Il fut défendu, sous peine de mort, de paraître sur les ponts pendant que l'on déchargeait l'eau. La chaloupe fut évaluée à 21,000 francs, que l'on fit payer aux officiers restants.

Dans le courant de mars 1810, une tempête qui dura plusieurs jours vint mettre en danger les prisonniers qui se trouvaient sur les pontons. Cette tempête dévasta pendant cinq jours consécutifs les côtes occidentales de l'Espagne. Il semblait à chaque instant que la carcasse de *La Castille* dût s'ouvrir. Personne ne pouvait se tenir debout. Il était impossible de faire du feu à la cuisine et par conséquent de rien cuire.

Pour comble de malheur, aucun vaisseau ne pouvant tenir la mer, l'eau douce et les provisions menaçaient de manquer. La ration d'eau fut réduite de moitié. La perspective d'en être privé semblait augmenter la soif et pendant la nuit du second jour plusieurs prisonniers percèrent les tonneaux pour augmenter leur provision. Deux barriques furent ainsi vidées et beaucoup d'eau perdue. La ration dut être réduite à deux verres pour 24 heures. On dut diminuer également la ration de biscuit. Les signaux de détresse restaient inutiles. Les Espagnols ne pouvaient mettre aucune chaloupe à la mer.

Pendant la nuit du troisième au quatrième jour, on dut travailler incessamment aux pompes pour ne pas être englouti. Les vivres manquant tout à fait, plusieurs malheureux périrent d'inanition. Le cinquième jour, le vent diminua de violence. L'on constata l'étendue des dégâts. Plusieurs des vaisseaux séjournant dans la rade étaient échoués sur le rivage.

Au soir du cinquième jour, on vit un canot anglais se détacher du rivage et faire voile vers le ponton. Les prisonniers auxquels il restait assez de force pour marcher s'assemblèrent sur le pont et suivirent avec anxiété la

marche du canot. Il était chargé d'eau et de provisions de bouche. C'était l'amiral anglais Pelew, commandant l'escadre, qui envoyait ce secours aux malheureux. Ces vivres sortaient de ses propres magasins. Les chefs durent prendre des mesures sévères pour empêcher les affamés de défoncer les barricades et de se ruer sur la nourriture. Une distribution d'eau, de vin et de biscuit fut faite, mais elle fut fatale à quelques-uns qui en usèrent immodérément.

Une pareille situation, les maux de tout genre auxquels on était exposé, le désir bien légitime de rejoindre l'armée française et de s'illustrer sous ses drapeaux, provoquaient de nombreuses tentatives d'évasion. Quelques prisonniers eurent assez d'or pour tenter la cupidité de marins espagnols qui les transportèrent sur la côte d'Afrique. Ils débarquèrent près de Tanger ; mais ils y furent bientôt assaillis par des naturels qui les massacrèrent impitoyablement. D'autres purent gagner à la nage des vaisseaux neutres qui les accueillirent. D'autres furent surpris et tués par les rondes espagnoles.

L'amiral espagnol essaya de prévenir les tentatives de ce genre en affichant sur le ponton qu'en cas d'évasion il ferait pendre autant de prisonniers parmi ceux qui restaient qu'il y en aurait de fugitifs. Cet acte despotique ne fit que redoubler le zèle des prisonniers à chercher la liberté. Les Français avaient obtenu quelques succès et s'étaient rapprochés de la côte orientale de la baie de Cadix. Quelques officiers conçurent le projet de rompre les amarres qui retenaient le ponton *La Castille*, et de le faire échouer sur la côte.

Comme il fallait user de prudence pour ne pas éveiller la vigilance des gardiens, quelques officiers de marine furent chargés d'étudier le projet. On discuta pour savoir : 1° si l'on chercherait à s'échapper ; 2° s'il était possible

de scier ou couper les câbles ; 3° si la marée serait assez forte pour éloigner promptement le ponton ; 4° si l'on pourrait trouver moyen de le diriger ; 5° si la nuit pourrait favoriser cette fuite.

On résolut d'employer l'eau forte pour ronger les câbles, qui seraient ensuite rompus à coups de scie et de hache. Les marées augmentant vers la nouvelle lune on ne douta pas qu'elles ne fussent assez fortes à un moment donné pour porter les vaisseaux à la côte. Les hamacs serviraient de voiles et il y avait à fond de cale assez de bois pour faire une vergue. Enfin on pensa que la nuit serait assez obscure pour dérober la vue du ponton aux canonnières qui surveillaient.

Le projet paraissant exécutable, douze tailleurs furent occupés à fond de cale à coudre des hamacs pour en faire une voile. Quelques hommes placés en sentinelles veillaient à ce que les Espagnols n'eussent vent de rien. Des charpentiers de marine confectionnaient péniblement une vergue au moyen de deux mauvaises haches. Tout cela s'exécutait sans bruit et dans le plus grand secret.

Une trahison faillit compromettre toute l'affaire. Un lâche écrivit à l'amiral une lettre anonyme, lui dévoilant le projet. Il la fit remettre par son domestique au sergent espagnol. Celui-ci devait ouvrir la lettre avant de la transmettre. Ne sachant pas le français, il appelle un officier de ses amis et demande la traduction. L'officier, qui était du complot, s'étonne et pâlit. Mais il donne le change au sergent. « On vous accuse, lui dit-il, de favoriser l'évasion de prisonniers français. Laissez-moi la lettre, je découvrirai le coupable. » Le sergent y consent, jurant de se venger sur l'auteur de la dénonciation.

Les officiers français cherchent à découvrir le traître. La lettre était sans signature et on n'en reconnaissait pas l'écriture. Il fallut chercher celui qui l'avait remise

au sergent. Pour cela, on fit la revue des hommes, et le sergent reconnut un soldat, domestique du sieur Dumolard, major, lequel soldat fut conduit aussitôt dans une soute à fond de cale.

On n'osait pas encore soupçonner Dumolard, qui plus que tout autre avait tonné contre le traître. Le domestique disait qu'il avait trouvé la lettre sur le pont. Il fallut l'intimidation pour lui arracher un aveu. Trois juges ou soi-disant tels descendent un soir dans la prison, accompagnés d'un tailleur. Celui-ci prend la mesure de la taille du prisonnier et se retire, le laissant livré à ses réflexions. Deux heures plus tard, les juges rentrent avec un grand sac et une masse de fer. On lit à l'accusé une sentence, par laquelle il est condamné à être enfermé dans un sac et jeté à la mer. Le pauvre diable fond en larmes, et promet de dire la vérité si on lui laisse la vie sauve. Il dénonce alors Dumolard, qui lui a donné la lettre et lui a commandé de la porter au sergent espagnol.

Les officiers se réunissent. Dumolard est démasqué. Il essaie de rejeter la faute sur sa femme. Les officiers sont indignés de son infamie. Quelques-uns veulent qu'on l'étrangle sur-le-champ. Les prières de sa femme et de son fils firent qu'on l'épargna. Il fut gardé à vue dans sa chambre, et on chercha surtout à l'empêcher de communiquer avec qui que ce fût. On apaisa aussi le sergent, qui voulait l'envoyer devant une commission militaire à Cadix.

Ces allées et venues donnèrent à penser au gardien. Il s'était aperçu de la disparition des hamacs. Un commissaire fut mandé pour procéder à la visite du ponton. Les conjurés furent informés à temps, et on put découdre la voile. Le commissaire vint, fouilla et s'en retourna sans avoir rien découvert.

Ces travers inquiétaient les conspirateurs. Quelques-uns et des plus résolus, dirent qu'il fallait renoncer au projet. Et en effet, pendant quelques jours, il n'en fut plus question. Mais une soixantaine d'intrépides résolurent de sauver leurs camarades malgré eux. Ils étaient persuadés que quand l'affaire serait en cours d'exécution, tout le monde finirait par y donner la main.

Le 15 mai (1810), le vent était au S.-O., la marée devait être haute et monter de six heures à minuit. Les conjurés tiennent un conseil secret. Le lieutenant de vaisseau Moreau, homme fort expérimenté, les encouragea. « Messieurs, dit-il, jamais il ne s'est présenté une occasion aussi belle d'exécuter notre projet, tout paraît concourir à le faire réussir, je juge qu'on peut facilement l'exécuter, et si nous ne le faisons pas, nous méritons tous de mourir dans les fers. » D'autres officiers, dont un nommé Papon, de Genève, appuient ce discours et on résoud de tenter l'aventure le soir même. Il fut convenu qu'on couperait les câbles, et qu'aussitôt après on demanderait à l'officier supérieur en grade de prendre le commandement, cela afin d'éviter tout désordre.

La journée se passa tranquillement. Personne, sauf les conjurés, ne se doutait de ce qui allait arriver. Le soir vers six heures et demie, l'enseigne Dumouthier et quelques officiers de marine descendirent dans la batterie de trente-six, vers la proue, où étaient fixés les câbles. Ils les arrosèrent d'eau forte pour en rendre la section plus facile. Puis, avant de les couper tout à fait, on chercha à s'emparer des hommes de la garde, afin de rendre toute indiscretion et tout signal d'alarme impossibles.

A cet effet, quelques-uns des conjurés se placèrent comme par hasard sur les échelons de l'escalier conduisant à la batterie. Ceci fait, on vint dire au sergent qu'une querelle s'y était élevée et qu'il devait envoyer quelques

soldats pour l'apaiser. Le sergent, qui jouait aux cartes, y envoie un caporal avec six hommes. Ceux-ci sont à peine descendus dans la batterie qu'ils sont saisis, bâillonnés, transportés à fond de cale. Ceci fait, on vient avertir le sergent : « Venez vite avec tout votre monde, quelques officiers veulent couper les câbles. » Le sergent s'y rend en maugréant ; il subit le même sort.

Restait une sentinelle placée sur la dunette, en vue des canonnières qui surveillaient le ponton. Un seul cri, un coup de fusil, et tout était compromis. S'en emparer était chose assez difficile. On y réussit cependant. Quatorze officiers s'armèrent chacun d'un fusil, se glissèrent sous la dunette et, à un signal donné, se présentent subitement à la sentinelle, la couchant en joue, et la menaçant de faire feu si elle ne se rend aussitôt sans dire mot. L'effet fut foudroyant. La sentinelle se rendit, on la descendit à fond de cale, on la déshabilla et un soldat français qui connaissait l'espagnol s'affubla de sa défroque et monta la garde à sa place, répondant au qui-vive des chaloupes. La nuit venait et l'obscurité favorisait la supercherie. Tout cela avait été exécuté si promptement que bon nombre de prisonniers n'en avaient pas eu connaissance.

Il fallut dix minutes pour couper les amarres. Aussitôt le vaisseau fit un mouvement brusque. Il ne fut plus possible de tenir le complot caché et tous les captifs en furent informés. Les uns accueillirent la nouvelle avec joie, d'autres en maugréant ; plusieurs craignaient un échec suivi des vengeances de l'amiral.

Le ponton commence à se mouvoir. Les canonnières donnent aussitôt l'alarme par une décharge générale. Les vaisseaux anglais font des signaux. Le vaisseau amiral tire du canon. Toute la rade s'illumine. L'affaire est éventée. Les canonnières dirigent sur le ponton un feu

qui ne fut pas trop meurtrier. Cependant le lieutenant de vaisseau Moreau, l'âme de la conjuration, est partagé en deux par un boulet. Une grande confusion règne à bord.

C'est alors que, vers huit heures, quatre officiers supérieurs prirent le commandement du ponton et organisèrent la défense contre une tentative éventuelle d'abordage. Les hommes furent répartis en quatre groupes, chargés, les uns de défendre les divers points du navire, les autres de construire un radeau. Peu à peu, le calme se rétablit ; les ordres sont donnés et reçus avec régularité ; la discipline militaire reprend le dessus et on attend les événements de pied ferme.

Vers les neuf heures, le ponton n'avait pas encore parcouru un quart de lieue et plusieurs chaloupes ennemies lancées à sa poursuite faisaient force rames pour l'atteindre. Pour faciliter la défense et surprendre les ennemis, les fugitifs entassent sur le pont un grand nombre de boulets qu'on avait trouvés à fond de cale, puis font silence complet, attendant l'abordage pour faire une belle résistance. Ce silence et l'obscurité trompèrent les assaillants. Deux des chaloupes avaient déjà rejoint le ponton, s'y étaient amarrées. Un officier anglais et quelques soldats grimpaient déjà à l'abordage lorsqu'une grêle de boulets en tue et blesse un grand nombre ; les chaloupes sont percées et coulent à pic. A l'aide des fusils pris aux gardiens, on fait feu sur les autres chaloupes et celles-ci finissent par s'éloigner. Cette victoire rassura les prisonniers contre les dangers d'un abordage.

Cependant, le ponton n'avancait qu'avec lenteur. Vers les dix heures, il faillit aborder une bombarde anglaise. A dix heures trois quarts, le vent tournait au N.-O., poussant le ponton sous les canons du fort Puntal, qui pouvait foudroyer les fugitifs. Ils désespéraient déjà de

leur salut ; mais le ciel s'obscurcit subitement, un torrent de pluie déroba le vaisseau aux yeux du commandant du fort. Le vent redevint favorable et les fugitifs virent leur espoir renaître.

On approchait cependant de la côte. Il fallait s'y rendre et prévenir les Français qui occupaient le fort du Trocadero et Porto Real de l'approche des fugitifs et des dangers imminents auxquels ils étaient exposés si on ne venait pas à leur secours. A cet effet, le major Foras avait travaillé secrètement à fond de cale à la construction d'un petit canot que l'on mit à la mer. Elle était assez mauvaise, cependant trois hommes partirent et cherchèrent à gagner le camp des Français. Quelques nageurs de la *Société nautique* reçurent aussi la mission de gagner la côte et de hâter l'arrivée des secours. Cette Société nautique avait été organisée sur le ponton pendant la captivité. Elle était due à l'initiative d'un Lausannois nommé Chapuis, chirurgien-major. Elle avait pour but d'apprendre à nager à ceux qui ne le savaient pas, et de perfectionner les autres dans l'art de la natation. C'était en même temps une société de sauvetage.

A minuit, le ponton échoua sur un banc de sable, à une demi-lieue du rivage et du fort du Trocadero, occupé, avons-nous dit, par les troupes françaises. On n'avait aucune chaloupe à mettre à la mer. La nuit avançait, et si l'on n'était secouru avant le matin, c'en était fait de l'expédition. Chacun s'arrangeait de son mieux pour se jeter à la mer en cas de danger et gagner la côte à l'aide de planches ou d'épaves.

A trois heures, on était encore sans nouvelles de la côte. A quatre heures, l'angoisse des fugitifs a augmenté. Ils craignent que leurs messagers n'aient péri en route. On en délègue deux nouveaux, en la personne de MM. Chapuis et Guerry, tous deux de Lausanne.

Ces deux hommes n'hésitèrent pas, bien que le jour qui commençait à poindre et la marée descendante rendissent leur entreprise plus périlleuse. Au bout de trois quarts d'heure de grands efforts, ils abordèrent, coururent au fort, puis à Porto Real pour réclamer des secours immédiats.

On avait travaillé depuis le départ à la construction d'un grand radeau, en liant ensemble des planches qu'on avait trouvées à fond de cale. Il était destiné à sauver les vieillards, les femmes et les enfants. A cinq heures, on put le mettre à la mer ; mais tout le monde veut en profiter. On se bouscule. Le radeau enfonce dans l'eau et n'avance qu'avec peine. Quelques nageurs et d'autres fugitifs, hissés sur des épaves, cherchent à gagner le rivage.

Le danger était grand, car avec le point du jour les Espagnols purent diriger leur tir avec plus de certitude. Une dizaine de chaloupes canonnières, ainsi que l'artillerie du fort Puntal, foudroyaient le ponton. Les coups portaient juste. Le ponton, par bonheur, était vieux et les boulets ne causaient pas trop de ravages. Cependant il restait encore cinq cents personnes sur le ponton. Un incendie qui éclata rendit leur situation plus critique encore.

A sept heures enfin, plusieurs pièces de canon, conduites par des artilleurs français, arrivent sur la côte et ouvrent aussitôt leur feu contre les chaloupes espagnoles. Celles-ci ralentirent le leur et s'éloignèrent quelque peu. Le Trocadero répondait au fort Puntal et lui démontait plusieurs pièces. Vers dix heures, on vit arriver sur des chars deux canots français, qui n'avaient pu arriver par eau, les Anglais occupant le passage. Le débarquement fut alors plus rapide, mais non point sans danger. Les obus et les boulets anglais balayaient maintenant le

rivage. A onze heures, il y avait encore deux cents personnes sur le ponton. A trois heures, le débarquement fut complètement achevé. Le ponton brûlait depuis un quart d'heure quand la dernière personne en sortit.

Les fugitifs furent dirigés sur Porto Real, où ils arrivaient les uns demi-nus, les autres complètement, affamés et exténués de fatigue. La garnison partagea avec eux vivres et vêtements. Ils furent embarqués sur le *Guadalquivir*. Le 21 mai, ils arrivaient à Séville, où les attendait un accueil chaleureux de la part de leurs frères d'armes.

Un autre ponton, nommé l'*Argonaute*, exécuta quelques jours après un projet de fuite analogue. Moins heureux, ceux qui le montaient restèrent trente-six heures sous le feu de l'ennemi. Quatre cents seulement s'échappèrent. Un nommé Nicolerat, de Bex, se signala dans cette seconde entreprise par son courage et son sang-froid.

R. T.

UNE CHRONIQUE DE CHATEAU-D'ŒX

Un ami de Château-d'Œx, aujourd'hui pasteur dans la plaine, a bien voulu nous confier sa vieille Bible de famille. C'est un vénérable volume in-folio, édition de 1657, imprimé à Genève, chez Pierre Chouët. Une reliure de bois, garnie de gros clous de cuivre, le protège contre les morsures du temps : c'est le symbole d'une piété solide et de bon aloi. Un ancêtre de notre ami, vivant en 1747, a relevé, sur la feuille de garde, une chronique de Château-d'Œx, que lui et ses descendants ont continué jusqu'en 1778. Nous la livrons sans modifications ; elle présente un intérêt qui n'échappera pas à nos lecteurs.

H. THÉLIN, pasteur.

J'ai relevé ceci par curiosité, en 1747 :

1503. Ceux de Château-d'Œx, subjects du Comte de Gruyères, ayant différents pour les pâturages avec ceux d'Ormonts, subjects des Bernois, se mirent en campagne avec 300 hommes, encore que le différent fut en décision, et